
U d'/of OTTAWA
39003002518842

A Monsieur Alex Braun
la sincère et loyale
admiration pour les
idées essentiellement
généreuses
Louis Delmer
28-3-94.

L'ART EN COUR D'ASSISES

DU MÊME AUTEUR

EN LIBRAIRIE :

Art, Artistes et Critiques (Clovis de Melr). Bruxelles, 1887.
Farraghit (5 éditions). Lille, 1887.
Le Fils du Gréviste. Bruxelles, 1889.
L'Esclave. Bruxelles-Paris, 1890.
Le Sang de l'Afrique. Bruxelles, 1890.
La Vivisection. Bruxelles, 1890.
Stanley. Bruxelles, 1890.
L'Esclavage Africain. Gand, 1891.
La Croisade Africaine. Bruxelles, 1891.
Les Conférences Antiesclavagistes libres. Bruxelles, 1891.
Les Parias de l'Art. Bruxelles, 1892.
L'Art en Cour d'Assises. Paris-Bruxelles, 1893.



Camille Lemonnier.

LOUIS DELMER

L'ART

EN

COUR D'ASSISES

Étude sur l'OEuvre littéraire et sociale de Camille Lemonnier.

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, *rue des Pyramides*, 12

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
CHARLES ROZEZ, ÉDITEUR
81, *rue de la Madeleine*, 81

1893



AU LECTEUR

Grâce à l'initiative éclairée des Parquets, qui sont devenus le dernier repaire du doctrinarisme aux abois, il ne restera bientôt plus personne, ni en deçà ni au delà de nos frontières, pour ignorer encore l'existence en Belgique d'un des plus parfaits et des plus puissants écrivains de ce temps.

Après avoir été déféré au tribunal correctionnel de Paris pour avoir écrit cette page épique d'une émotion si spécialement intense et si sombre : L'Enfant du Crapaud, *Camille Lemonnier est aujourd'hui traduit*

devant la Cour d'Assises du Brabant, pour avoir publié dans le Gil Blas *— il y a cinq ans ! — un article intitulé* L'Homme qui tue les Femmes, *œuvre profondément impressionnante, où il étudie, sous forme d'une confession de l'assassin, le cas pathologique de Jack l'Eventreur dont tous les journaux racontaient alors les méfaits en des termes cyniques.*

On reste confondu devant une telle poursuite contre un maître écrivain !

Il paraît que les expressions employées par le Maître plongent certains de ces Messieurs du Parquet dans le gouffre des évocations obscènes !... Ces expressions, quoique bien voileés cependant, les jettent en des crises de satyriasis et d'interversionnisme !

Comment font-ils donc eux-mêmes quand ils doivent poursuivre, du haut de leur siège, un « exhibitionniste » ou une « faiseuse d'anges »?

*N'emploient-ils pas des termes qui — à la discrétion et à l'éloquence près — sont les mêmes que ceux employés dans l'*Homme qui tue les femmes?...

Ce qui est permis à un magistrat est donc défendu à un écrivain?...

Oh! les vignerons de la feuille de vigne! — Oh! les Tartufes au mouchoir tendu! — Oh! les impudiques Pères la Pudeur! — Quel misérable érotisme toujours en éveil, quelle pornographie foncière révèle chez eux cette abjecte tendance à voir partout du sale et de l'immoral?

*Tandis que l'auteur de l'*Homme qui tue les femmes *ira s'asseoir devant les* Hommes qui voudraient tuer les lettres, *le public non émasculé prendra certain intérêt peut-être à lire quelques détails biographiques et bibliographiques sur Camille Lemonnier, voire quelques réflexions sur son art et surtout sur son influence sociale.*

Ces réflexions sont consignées ici par un modeste disciple, qui — malgré sa ferveur — n'entend pas toutefois faire siennes certaines des théories philosophiques et religieuses du Maître. Son admiration va jusqu'à ces théories, exclusivement.

Un scrupule personnel commandait ces réserves qui ne seront point comprises d'ail-

leurs en notre Béotie, qui classe les écrivains en deux camps absolument distincts, — comme les ânes au marché et les politiciens au Parlement.

LOUIS DELMER.

I

Quand, en parcourant l'histoire des peuples, on s'arrête à rechercher les causes diverses qui, dans chaque siècle, ont provoqué les révolutions politiques ou sociales, on constate toujours que la Littérature, — cette grande ensemenceuse des intelligences, — a été la principale promotrice des mouvements populaires.

Influence de la littérature.

Cette observation s'impose à l'évidence de l'étude de la Décadence romaine, de l'étude de la Réforme protestante, de l'étude de la Révolution française.

La Révolution française n'a-t-elle point été le confluent de ces deux courants bien distincts, quoique parallèles, qui entraî-

Le XVIII[e] siècle en France.

1.

nèrent le XVIIIe siècle vers ses fins providentielles? Le premier courant, individualiste à outrance, est né de la réaction contre le principe d'autorité et fut représenté par les œuvres et la propagande des encyclopédistes et des économistes; le second, philanthropique avant tout, est parti d'un sentiment d'égalité et de fraternité, et fut préparé par les écrits de Jean-Jacques Rousseau et de ses disciples.

En Belgique. L'incontestable évolution sociale, dont la fin de ce siècle nous donne le spectacle, vient corroborer cet axiome, d'ailleurs ancien, de l'influence de la littérature sur les idées, ou, si l'on veut, de leur réverbération réciproque.

Et, dans notre petite nationalité belge, aussi bien et mieux peut-être que partout ailleurs, on constate ce phénomène : à chacun des stades de la vie politique correspond une forme nouvelle de littérature.

Voyez notre littérature belge d'aujourd'hui!

Ce n'est plus une littérature spéculative, nageant dans les nuages de la théorie ; c'est une littérature adaptée à nos intelligences avides d'humanité, qui aiment d'appeler nos cœurs au secours d'une observation réaliste.

Voyez l'avalanche de nos romanciers !

Tous, ils participent à un mouvement, ils échauffent les cœurs par une littérature humaine appropriée à nos aspirations nouvelles et ils donnent comme d'autres littérateurs l'ont fait en 1830 d'ailleurs, le signal de la lutte populaire en faveur du droit méconnu, de la justice prostituée par la tyrannie.

Aujourd'hui encore, dans nos luttes, nos proclamations, nos soulèvements légitimes et loyaux, l'influence immédiate et grande de nos écrivains se fait sentir. Toute la pléïade généreuse, que nous envie la France, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Eekoud, Emile Verhaeren et tant d'autres se jettent, par leurs ouvrages, dans la mêlée. Ils constatent l'existence de ces milliers de parias qui n'ont pas leur compte

de bien-être et de dignité et qui sont en droit de le réclamer.

La guerre sainte.

Sans s'inquiéter de l'égoïsme des puissants, du dédain des indifférents et de l'aveuglement des faibles, dans leurs œuvres impétueuses, ils défendent le droit contre l'iniquité, ils tonnent contre une classe de citoyens gorgés de tous les droits et de tous les privilèges et, prêchant la guerre sainte en faveur du peuple, ils aident vaillamment les démocrates sincères à ouvrir toute grande la fenêtre par laquelle passera bientôt la série complète des turpitudes et des iniquités.

Dans leurs ouvrages, s'adressant aux complices avérés du haut écumage organisé contre le peuple, ils les cravachent et leur crient :

« Pharisiens ! notre société se vante quand elle se personnifie dans le type ignoble de Robert Macaire ! Le type de notre société c'est Caïn, non Caïn qui tue son

frère par jalousie, mais le pire Caïn, c'est-à-dire le mauvais riche, qui laisse son frère mourir à sa porte de colère et de faim. »

L'écrivain stratège.

Ce qui constitue la grande force du littérateur, de l'écrivain dans sa part de lutte, c'est que, purifié en quelque sorte par l'art, il voit les choses de plus haut.

De par son métier, de par son indépendance instinctive, il est libre de toute attache effective avec les partis en présence. Ne participant pas aux conflits, aux heurts, aux froissements de chaque jour, il ne se laisse point aveugler ou absorber par les détails et embrasse, mieux que tout autre, l'ensemble des situations et des perspectives.

Il est en quelque sorte, dans la position d'un stratège — mais d'un stratége désintéressé — qui, d'une éminence surveille les mouvements des troupes dans la plaine, et les phases successives de la bataille.

Les petites manœuvres de peloton, de compagnie, qui captivent toute l'attention des hommes et des chefs subalternes, n'arrêtent point son regard.

Ce qu'il voit, ce sont les grandes masses, les grands chocs et les grandes probabilités !

Ou bien, si parfois son œil interroge les engagements partiels, il en saisit immédiatement la valeur d'ensemble et voit clairement si elles vont profiter ou nuire à la conduite générale des opérations.

II

Camille Lemonnier.

En Belgique, de nos jours, ce littérateur aux vues larges et puissantes est Camille Lemonnier, qui, voyant de haut les luttes politiques et sociales de son temps, les juge sans y être mêlé et, par l'intermédiaire des personnages de ses romans, affirme ses idées et leur suscite d'ardents adeptes.

C'est pourquoi la figure de Camille Lemonnier semble pouvoir, mieux que toute autre, servir de prototype à une étude sur la littérature belge révolutionnaire moderne.

Écrivain et rien qu'écrivain, en pleine possession d'un talent éprouvé au feu de vingt batailles, il résume ou plutôt il incarne cette littérature si originale et trop ignorée encore.

Charles De Coster.

Camille Lemonnier, le chef incontesté de notre vigoureux mouvement littéraire actuel, a succédé à un autre grand écrivain, le pauvre Charles De Coster, dont l'influence fut beaucoup moins grande et qui cependant, lui aussi, caractérisait son temps lorsque, dans son admirable chef-d'œuvre *Uilenspiegel,* il peignait par ces traits de flamme la société égoïste et barbare au milieu de laquelle il souffrait, au milieu de laquelle nous luttons :

« En haut, écrivait-il, se tiennent les mangeurs du peuple ! En bas les victimes!

» En haut, frelons voleurs ! En bas abeilles laborieuses !

» Et dans le ciel saignent les plaies du Christ ! »

Mais Charles De Coster, en dépit de quelques invectives isolées comme celle-là, se résignait au rôle de victime. Ce rôle était dans sa nature timide et craintive, comme il était dans la nature d'un autre écrivain belge, qui n'eut que le tort de s'aimer trop lui-même : Octave Pirmez. *Charles De Coster et Octave Pirmez.*

Ni l'un ni l'autre n'étaient taillés pour la lutte : ils subissaient la souffrance et se contentaient de pleurer leurs regrets ; mais leurs larmes creusèrent le lit d'un torrent : Camille Lemonnier.

Camille Lemonnier, c'est ce lutteur impitoyable, armé sûrement, et dont l'œuvre monte d'année en année, — sans aucun compromis, sans aucune défaillance, malgré les obstacles et les hostilités qui, depuis longtemps déjà, auraient arrêté tout autre qu'un hercule. *L'Hercule.*

III

En 1845. Camille Lemonnier, né à Ixelles, en 1845, était fils d'un avocat distingué. Celui-ci n'avait d'autre désir que de voir son fils embrasser la même carrière que la sienne ; carrière fructueuse à cette époque où le déclassement social n'était pas encore développé et où la vocation au mensonge était, peut-être, plus rare que de nos jours.

Un incident. Un incident se produisit lorsque le jeune Lemonnier se trouvait en troisième latine. Cet incident, d'apparence très minime, eut cependant sur l'avenir de l'écolier la plus grande influence.

Un matin qu'il se rendait à ses cours, il s'arrêta devant l'étalage de l'éditeur Rozez, à Bruxelles, qui annonçait, comme venant de paraître, un volume dû à la plume du grand écrivain français, Charles Baudelaire.

Un des exemplaires était ouvert de manière à permettre au public d'y lire une des poésies du Maître.

Camille Lemonnier la lut avec l'avide empressement que mettent les jeunes gens saturés de l'insipide Télémaque à savourer les livres des grands écrivains de notre temps, de ces livres que, dans les collèges, des pions imbéciles prohibent, parfois indécemment, au nom de la morale.

Le soir, en revenant de classe, Lemonnier s'arrêta de nouveau devant les vitrines de l'éditeur et, au bout de deux jours, il connaissait la poésie par cœur.

Faisant des économies héroïques sur les trois sous quotidiens qu'on lui remettait pour l'achat de son modeste déjeuner de midi, il parvint à réunir la somme nécessaire à l'acquisition du livre de Baudelaire.

Ce livre, il l'apprit par cœur, entièrement.

L'âpre et puissant Baudelaire, exprimant toutes choses en une langue sublime et en images majestueuses et troublantes, produisit sur Lemonnier une impression étrange, une influence qui persista toujours.

Dès ce moment, le futur auteur d'*Un Mâle* et du *Mort* sentit que seule la carrière des lettres répondait à son tempérament.

Une conférence de Baudelaire.

A deux ans de là, Baudelaire, proscrit de France, vivant à Bruxelles d'une existence obscure et misérable, obtint, à titre d'aumône, une demande de conférence au *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles, qui était installé à cette époque sur l'antique Grand'Place de cette ville.

Cette conférence, qui avait pour sujet l'*OEuvre de Théophile Gautier,* ne fut, paraît-il, jamais payée à Baudelaire, sous prétexte : d'abord, que les moyens du

Cercle ne le permettaient pas et, ensuite, que Baudelaire n'avait pas été assez intéressant.

Ce fut un événement pour le jeune rhétoricien d'apprendre qu'il pourrait voir et entendre celui qu'il admirait, celui auquel allait son enthousiasme de néophyte des Lettres, celui qui, indirectement, lui avait donné l'intuition de sa carrière.

Baudelaire, serré dans une longue redingote noire, la gorge entourée d'un large foulard de même couleur, parlait de Théophile Gautier devant un auditoire de vingt curieux tout au plus.

Dans la froideur de cette salle presque déserte, Baudelaire, ne voyant personne, — seul devant l'immensité de l'enthousiasme qu'il avait pour le grand et suave poëte français, son maître, — parla pendant deux heures avec le même emportement que celui qu'inspire un nombreux auditoire.

Quand il eut terminé, de très faibles et timides applaudissements se firent entendre de la part d'un des trois auditeurs qui

restaient encore dans la salle : ils étaient de Camille Lemonnier pâmé devant Baudelaire.

L'un des deux autres auditeurs était le secrétaire du Cercle, membre de l'*Académie royale des Belles-Lettres,* absorbé dans le plus profond sommeil, l'autre un personnage que sa haute position empêchait d'applaudir un homme qui n'avait d'autre occupation que d'écrire, c'était le boute-feu du Cercle.

Alors déjà, le cénacle célèbre par les plénipotentiaires de l'épicerie, les pharaons du coton imprimé, soigneusement recrutés en son sein, avait pour but essentiel le développement de l'indifférence artistique et littéraire; but qu'alors comme aujourd'hui encore du reste, cette association bourgeoise a toujours recherché, non sans succès, avec le plus grand et le plus tenace acharnement.

IV

Après cette rencontre, Camille Lemonnier termina, tant bien que mal, ses humanités. Quand il les eut finies, il entra à contre cœur et par ordre paternel, à l'Université pour y « faire son droit » ! *Le Droit.*

Mais ses goûts, son tempérament exubérant, ses sensations sauvages et ses sentiments robustes le poussaient vers d'autres luttes, plus intéressantes, à coup sûr, que les luttes arides du Droit.

Le Droit n'est-il pas une science barbare au cœur, parce que trop souvent, au nom de la Justice qu'il blasphème si aisément, il décrète en Vertus, des actes, honnêtes juridiquement parlant, mais qui ne sont, en

fait, que des violations de la liberté et des crimes de lèse-charité !

Notre Droit actuel, fabriqué par des législateurs censitaires à leur propre profit, appliqué par des juges aux idées bourgeoises et aux instincts conservateurs, est bien la plus indigne parodie de la Justice qui puisse exister.

La Justice moderne.

La Justice moderne, c'est celle qui acquitte et rend des ordonnances de non-lieu en faveur de ces corsaires attitrés de la finance, des écumeurs de l'épargne, qui saignent le peuple et le volent, parfois avec le concours de certains gouvernements !

La Justice moderne, c'est celle qui, sous prétexte de donner un gîte aux vagabonds, déshonore pour la vie d'innocents crève-de-faim !

La Justice moderne, c'est celle qui frappe dans la famille de l'ouvrier les moindres velléités d'indépendance ! C'est celle qui sou-

vent fait, au foyer du pauvre, asseoir la honte qui, pour la vie, imprime son stigmate sur le front d'un homme malheureux, d'une honnête femme et d'enfants innocents!

La Justice moderne, n'est-elle pas entre les mains de cette bourgeoisie qui, dans nos Cours d'assises, dispose de la fortune, de la vie et de l'honneur des accusés?

Et n'est-elle pas en quelque sorte au service de cette bourgeoisie qui, lorsqu'elle a devant elle un malheureux travailleur égaré dans les luttes de revendication sociale, est affolée et craintive et qui, pour faire un exemple, se montre impitoyable?...

Ingrate Bourgeoisie!... C'est elle cependant qui, par son incrédulité sectaire et son égoïsme, a jeté dans le cœur de l'ouvrier honnête le désespoir et la colère!

Voilà la Justice dont nous sommes gratifiés!

La vraie Justice.

Heureusement qu'à côté de cette Justice, souvent injuste, il en existe une autre, celle, qui, par exemple, permet à certains

ouvriers grévistes, victimes des impulsions d'un cœur qui a, si souvent, saigné sous l'étreinte de la misère, de sortir de prison en paix avec leur conscience, parce qu'ils ont été martyrs et qu'ils n'ont pas failli à l'honneur !

Oui, heureusement qu'à côté de l'œuvre satanique du monde, il y a la réhabilitation morale de l'homme devant Dieu !

Le malheureux, qui, excité par des passions communes à tous, poussé par ce qui l'entoure, aveuglé par ceux qui devraient l'éclairer, a commis des fautes que l'ignorance et tant d'autres circonstances rendent parfois excusables, tant qu'il échappe à la flétrissure des lois, on le comble d'éloges, on l'applaudit, on l'exalte, on le pose en héros ! ... Mais que la justice humaine intervienne, qu'elle scrute les actes de cet égaré, qu'elle lui applique les terribles stigmates du moindre de ses arrêts? — Aussitôt le monde fait volte-face ! Il se lève contre sa propre victime, à son tour il l'accuse, la condamne, la foule aux pieds et l'accable de ses outrageants mépris !

Aux coupables adulations d'hier, de lâches trahisons ont succédé.

D'un autre côté, voyez cette fille de Dieu : la Charité! *La Charité.*

La Charité! voilà l'expression vraie de la Justice; le moyen efficace de la rendre!

Pure et rayonnante, elle descend jusque dans les cachots infects de la Maison de Force!

Aux flétris par la justice des hommes, elle accourt tendre sa main secourable!

Aux désespérés par l'égoïsme des grands, elle apporte l'espérance!

Aux brisés par la haine des méchants, elle rend la force!

Elle fait mieux : aux cœurs atteints par l'infamie légale, elle rend l'honneur!

Rien d'étonnant donc, étant donné le caractère de la justice légale, qu'à l'Univer- *Le fruit défendu.*

sité, Camille Lemonnier fut ce qu'on appelle un « fruit sec », précisément parce qu'il sentait que le Droit était un « fruit défendu » à sa nature d'homme librement généreux, à sa nature d'artiste !

V

Camille Lemonnier et Charles De Coster.

C'est à l'époque de ses pseudo-études universitaires, que Lemonnier fit la connaissance de Charles De Coster.

Quoique d'un tempérament littéraire tout différent de celui de De Coster, il est incontestable que Lemonnier subit vivement son influence, surtout à ses débuts.

Charles De Coster était l'aîné ; il était l'auteur des *Contes brabançons* et des *Légendes flamandes*. Ce ne fut que plus tard que Camille Lemonnier connut *l'Uylenspiegel*. Il garde précieusement l'exemplaire qui lui révéla cet art admirable, et lui fut donné par Félicien Rops.

2.

Le théâtre de la rue de Cologne.

A cette époque, un théâtre faisait les délices de la zwanse bruxelloise. C'était dans la rue de Cologne, une salle poudreuse, un hall défraîchi où des troupes racolées parmi les épaves des conservatoires jouaient des drames de Hugo et de Dumas.

Régulièrement, les sifflets des trains coupaient de leurs appels déchirants la tirade des acteurs à l'endroit le plus pathétique.

Un public joyeux arrivait trépigner, renforcer les sifflets de cris d'animaux, pour la plus grande consternation des pauvres « grands rôles ». Ceux-ci, d'ailleurs, s'utilisaient aussi quelquefois pour des féeries, des pièces à grand spectacle où défilaient d'inénarrables cortèges qui étaient l'apothéose de la friperie.

La protestation de Camille Lemonnier.

Camille Lemonnier, certain soir qu'il assista à une de ces lamentables représentations, sentit s'éveiller sa verve. Il publia dans un journal devenu introuvable, *le Courrier des théâtres,* un feuilleton où il

parodia ce qui n'était aussi qu'une parodie, mais une parodie des plus écœurantes.

Il signala avec indignation ce pseudo-théâtre où on entendait minauder des chansons et des couplets dits par de malheureuses et sinistrement misérables créatures, cette fange inconsciente et pitoyable du peuple!

Ces pauvres filles, rebutées par la classe ouvrière d'où elles sortaient, servaient de pâture au vice et aux infernales moqueries des fils de bourgeois.

C'étaient les martyres modernes livrées aux bêtes!

L'article, virulent réquisitoire d'un artiste et d'un homme de cœur, fit grand tapage : on n'était pas encore habitué à ces ragoûts de haute graisse.

Camille Lemonnier eut alors son heure de notoriété, ce fut son vrai début, il devint le « jeune homme prédestiné ».

Au Ballon.

Mais cet épisode de sa vie de jeunesse fut surtout signalé par une sympathie sur

laquelle il ne comptait pas et qui lui resta chère. Entrant à quelque temps de là *au Ballon,* où se réunissaient les étudiants, il fut fort surpris quand le « baes » de ce débit lui remit une carte sur laquelle se lisait ce nom, depuis flamboyant, *Charles De Coster*. En dessous quelques lignes de vifs éloges, l'admiration du maître pour le cadet.

Bientôt après d'amicales relations se nouèrent entre eux, entre ces deux écrivains qui sont et resteront les premiers promoteurs en Belgique d'un mouvement enfin littéraire.

De Coster habitait alors deux chambres à l'étage, chez un boulanger d'un des faubourgs de Bruxelles. Il vivait là médiocrement, simplement, travaillant à ses heures, ajoutant une page à son œuvre quand il se sentait en veine.

La Vocale.

C'était le temps de *la Vocale,* cette joyeuse bande de poètes, de peintres, de musiciens

qui furent certes ses amis les plus dévoués. De Coster, le soir, très beau, vêtu avec un goût de dandy, l'allure d'un officier en civil, allait s'attabler chez eux, piper avec Kindermans, Fourmois, Vandervinne et surtout le bon Dillens qui, plus tard, l'accompagna en Zélande.

Charles De Coster.

Camille Lemonnier publia ses *Contes Flamands* et De Coster devint pour lui un visiteur assidu. Quelle joie s'il avait connu le succès du *Mâle,* car il était bon, il avait une sensibité délicate et fraternelle!

Déjà alors la vie le quittait; mais il gardait encore une belle flamme d'art, sa parole brusque et ardente.

L'éloge funèbre de De Coster.

Ce fut Camille Lemonnier qui prononça les dernières paroles sur sa tombe ou, plutôt, il écrivit l'oraison funèbre du graud artiste qui avait été son ami. Au dernier

moment la force lui manqua, il pria — choix malheureux, — M. Charles Potvin de lire la chaude, la vibrante affirmation du GÉNIE,— c'était la première fois que ce mot était prononcé à propos de De Coster — de celui qui s'en allait parmi l'indifférence universelle et qui n'eut à ses funérailles que les élèves de l'école de guerre où il professait la littérature.

Cette page n'est pas oubliée. On la cite souvent. Elle est un cri indigné en même temps qu'un hommage envers un haut esprit. Si quelque jour on réunit les discours prononcés par l'écrivain de *la Fin des Bourgeois,* on verra là en substance les idées qu'il défendit en ses livres.

Pour nous, nous en comptons quatre : le discours au banquet de la *Jeune Belgique,* l'éloge funèbre de Charles De Coster, celui de Louis Dubois, plus tard celui d'Édouard Agnessens. Ils méritent d'être conservés.

VI

Camille Lemonnier rond-de-cuir.

Fatigué des insuccès académiques de son fils, le vieux juriste retira celui-ci de l'Université et, grâce à des influences, — les influences existaient alors déjà, comme aujourd'hui, au service de ceux qui savaient s'en servir, — il le fit entrer comme gratte-papier dans les bureaux du Gouvernement provincial du Brabant.

Camille Lemonnier rond-de-cuir, c'était un comble ! Il ne le resta pas longtemps !

Au bout de quelques mois d'une existence médiocre pour lui, mais terrible pour ses chefs auxquels il jouait tous les tours dont l'idée peut germer dans une cervelle de gamin corrigé, mais non repentant, il

fit, avec éclat, ses adieux au fonctionnarisme !

Son départ des bureaux du gouvernement mérite d'être narré, car il dépeint le Camille Lemonnier de cette époque.

Chez le Gouverneur. Lui qui était entré au Gouvernement provincial pauvre diable et par la petite porte, voulait en sortir grand seigneur et par la grande porte.

Un matin, vers dix heures, arrivait à l'hôtel du Gouverneur du Brabant, un superbe carrosse, entouré de valets et attelé de chevaux à grande allure.

Les portes de l'hôtel furent immédiatement ouvertes et le mystérieux équipage fut introduit dans la cour d'honneur.

Le Gouverneur, averti d'urgence, vint lui-même au devant de l'illustre visiteur qui s'introduisait chez lui.

Entouré des hauts fonctionnaires qui l'accompagnaient, il s'approcha respectueusement de la portière du carrosse à la

fenêtre de laquelle il vit apparaître Camille Lemonnier qui, majestueusement, lui tendit un pli cacheté contenant sa démission.

L'employé écrivain.

Or, le gouverneur de ce temps était un brave homme, mort aujourd'hui en un parfait oubli, et qui avait deux défauts : le premier de pousser jusqu'à la plus absolue humilité l'oubli de la représentation, le second de rimailler en d'horrifiques Alexandrins les beautés, peu suggestives il est vrai, du Code administratif.

Mais si peu de temps que Lemonnier pataugea dans le marais administratif, cette période ne fut pas perdue pour celui qui consentait à recopier d'une calligraphie d'ailleurs aussi libre que son humeur, les minutes élaborées par les commis aux trois degrés, mais à la condition d'y substituer toutes les fois qu'il n'était plus surveillé les feuillets d'un manuscrit. Ce fut, en effet, pendant son rapide passage aux bureaux de la rue du Chêne qu'il publia les *Croquis d'Automne* et *Nos Flamands*.

Le lutteur. L'amusante bravade de l'écrivain qui signala son départ de la pétaudière administrative, peint bien le caractère du récalcitrant aux idées de routine, de l'indomptable lutteur, — qui toujours en maître parla, — qui toujours en grand seigneur de la pensée exprima ses idées, — qui toujours, enfin, en homme indépendant, en loyal adversaire, en preux affirma les droits de l'art et de littérature, — de cet art et de cette littérature dont il fut, dans notre pays, le premier et le plus redoutable protagoniste!

VII

Le château de Burnot.

A la mort de son père, un modeste héritage échut au jeune écrivain. Pris d'un goût de solitude, d'un besoin aussi de se recueillir, lui qui avait toujours eu l'horreur du monde et tout jeune s'était senti attiré vers les humbles, les solitaires comme lui, Camille Lemonnier quitta Bruxelles et alla s'exiler en un château des environs de Namur, le château de Burnot.

Il y réalisa le rêve d'une existence studieuse et adonnée aux travaux de la campagne, aux exercices du corps. Il y vécut en compagnie des peintres, lisant, chassant, bêchant, ramant, avec la joie d'échapper aux contraintes sociales, avec la joie de se sentir vivre, lui qui toujours possèda à un haut degré le sens de la vie.

Malheureusement, à cette vie sans compter, il engloutit le plus clair de sa chevance. Mais par contre c'est là qu'il écrivit ses *Noëls flamands !*

Ces histoires et ces contes, naïfs en apparence, mais profonds sous le rapport du sentiment, écrits par un robuste à des moments d'épanchements du cœur, au milieu des réjouissances brutales de la jeunesse, signalèrent Camille Lemonnier aux rares artistes et lettrés d'alors.

Les peintres. Ceux qui, à cette époque, applaudirent le plus énergiquement à l'éclosion de ce brillant talent, furent ces grands peintres qui, plus tard, avec lui, fondèrent l'*Art libre*.

Il est intéressant de remarquer que pendant toute sa vie le vaillant écrivain sut se conquérir dans le clan des vaillants et vigoureux peintres de race flamande ses plus belles et plus solides amitiés.

La confraternité amicale en art qui exista

si étroite entre Camille Lemonnier et Xavier Mellery, Constantin Meunier, Théodore Baron, Félicien Rops, Louis Dubois, Henri de Braekeleer, Hyppolite Boulanger, Artan, Charles Vander Stappen, Émile Claus et d'autres est connue.

Elle se comprend du reste !

Ensemble ne vivaient-ils pas de la vie d'artistes, épris au suprême degré de toutes les émotions que la nature réserve à des cœurs et à des intelligences d'élite ?

Cette amitié est en quelque sorte infinie, car elle est de celles qui se créent d'elles-mêmes, naturellement, entre des hommes d'art admirateurs des mêmes choses et guidés par les mêmes idées !

La ruine.

La vie que Lemonnier mena dans sa vallée de Burnot, le ruina ou à peu près !

Ce fut pour lui la période de recueillement et de préparation. Il s'y tâta, s'y mûrit, s'y sentit de cœur avec les humbles des champs en attendant d'embrasser une humanité plus large.

Il fut à la fois le paysan et l'artiste ! Il y aima d'un plus grand amour la nature ! Le futeur lutteur jetait ses gourmes, c'était l'époque sentimentale de sa vie, c'était l'époque où tout bourgeonne et où l'amour s'épanche sur la nature entière.

Lemonnier et Rops à Sedan.

Un jour les roulements du canon se répercutent entre les hautes roches silencieuses ; des traînards, des fugitifs affluent effarés ; les routes sont sillonnées par les ambulances ; un cri d'effoi passe sur les villes : Sedan !

Camille Lemonnier quitte ses laborieux et, en compagnie d'un autre Belge illustre, Félicien Rops, il va parcourir les champs de carnage.

A peine revenu, celui que Léon Cladel appelle : « l'Honneur des lettres françaises en Belgique » publia cette admirable clameur d'indignation qu'il intitula *Sedan !* « Ce livre, écrivait à quelques temps de là J.-K. Huysmans, où il y a dans certaines

pages un souffle épique, semble écrit au débotté et jamais le magnifique outil, si souple, si fort que l'auteur a entre les mains, n'a été manié d'une main plus délicate et plus ferme. Cette œuvre, qui ne déclame ni ne gongorise, est le plus terrifiant pamphlet qu'on ait jamais écrit contre la guerre. Si ce fléau odieux et bête pouvait être marqué au fer rouge, il le serait cette fois et sans que jamais la cicatrice puisse se fermer ! »

Voilà le jugement autorisé qui saluait la nouvelle œuvre du maître ; œuvre puissamment complétée plus tard par les *Charniers !*

VIII

Camille Lemonnier critique d'art.

Avant de parler de l'écrivain, grand marteleur d'idées sociales et intellectuelles, rappelons en quelques mots celui qu'on oublie trop, le Camille Lemonnier critique d'art et, comme tel, révélateur et soutien moral de plusieurs de nos beaux et grands artistes belges.

Le premier, il salua la maîtrise de Boulanger, de Dubois et de Henri de Braekeleer. Plus tard, à mesure qu'ils se produisent, il annonça et publiquement encouragea les grands mouvements de notre intense vie artiste (*).

(*) *L'Essor*, les XX, l'*Als ik kan* et l'*Art indépendant*.

Jugé en France.

En 1870, à la suite d'une escale à Paris, il publiait le salon de 1870. Les débuts de critique artistique avaient été deux salons bruxellois, l'un en 1863, l'autre en 1866.

Le salon de 1870 fut un cri d'indépendance. Voici comment la *Revue Internationale des Arts,* qui avait à sa tête Alfred Sensiet, l'ami des Rousseau et des Millet, en parle :

« Enfin, voici une œuvre forte! Voilà la formule du véritable progrès dans l'Art, telle que beaucoup l'avaient comprise et sentie sans pouvoir toutefois l'exposer...

» Tout le livre est écrit en jets de feu. Nous l'avons tout d'abord considéré comme la profession de foi des artistes appelés à fermer le XIXe siècle. La lecture du livre justifiera notre admiration pour un écrivain presque inconnu encore des lettrés de ce temps-ci. Ce livre, lui-même, œuvre de foi virile, est de nature non seulement à légitimer notre admiration, mais à produire dans le monde artistique une émotion profonde et durable, plus que cela, *une véritable révolution...* »

Il bataille

Depuis 1871, époque à laquelle il participa à la fondation de l'*Art libre* et ou il fonda l'*Art Universel,* avec cette belle devise, que toute sa vie il respecta : « *Liberté et Sincérité* », il fut toujours un fervent admirateur et un vaillant défenseur de tous les artistes sincères, de tous ceux qui savent que l'art ne marche qu'avec le progrès et qu'un art qui piétine sur place est un art qui recule.

Il fut toujours sur la brèche, bataillant ferme pour les artistes. Ils purent toujours compter sur lui, à condition d'être de leur temps et de leur époque, non, évidemment, pour absorber les corruptions et les pestilences, mais pour s'assimiler toutes les découvertes intellectuelles et matérielles que le progrès fait naître.

Les Origènes modernes.

Il est à remarquer que la campagne que Camille Lemonnier a été un des premiers parmi nous à entreprendre au nom et pour la liberté de l'art suscita de la part des

adversaires de cette liberté, et, quoiqu'en disent nos Origènes modernes, une déloyauté et une aberration inquiétantes.

Déloyauté et aberration qui, au point de vue de l'art, ont contaminé toute les classes de notre société bourgeoise.

Déloyauté et aberration, auxquelles on ne peut trouver d'autre remède que l'affirmation de la vérité greffée sur l'éducation esthétique du peuple.

Une révolution artistique.

On se demande s'il ne faut pas qu'à la pacifique révolution politique entreprise aujourd'hui et dont il sera question plus loin, se joigne aussi une pacifique révolution artistique!

Ce que l'artiste appelle en art un bourgeois, — il n'en faut plus dans le monde des arts, étant donné que son infériorité congénitale n'a jamais pu créer que des générations de crétins, dont l'utilitarisme rapetisse les plus grandes choses jusqu'à les confiner autour du pot au feu.

IX

Le style du maître.

Quant au style de Camille Lemonnier, constatons que le maître, comprenant que l'artiste, dont le domaine est infini, ne devait pas restreindre son art à une spécialité, a touché à tous les sujets, transformant son style pour parler de chacun d'eux.

Dans ses *Dames de volupté,* au chapitre intitulé : « *Esthétique* », le maître, disant à ses lecteurs quelles sont ses sensations d'art, écrit :

« En chaque œuvre pour moi recommence la genèse, chaque est l'effort d'un autre homme pour lequel il faut me muer dans un renouveau de personnalité (car je sais que tout concept est régi par des lois spéciales); et ces complexes personnalités,

modelées sur l'illimité des choses humaines, finissent par se fusionner dans une sorte d'impersonnalité cyclique et grandiose. »

Et plus loin :

« J'ai fait de mon esprit une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur des couchants de pourpres et de métaux, dont les fenêtres s'ouvrent aussi sur de mols clairs de lune. Et dites que je suis un prince sans territoires, ceux que je convoite se reculent toujours plus loin devant mes pas. Je suis chez moi partout ou s'éveille une sensation d'inconnu, partout où me réclame un peu de mystère. Nulle paternité ne me parle plus en mes livres, une fois leur zone explorée.

» Le jour où, résigné à me confiner, maître d'un lopin, dans mon enclos, je ne regarderai plus vers l'horizon, là-bas, qu'on ferme sur moi ma bière ; les vers, comme un fromage, auront mangé ma cervelle. »

La forme et le fond.

Parmi tous nos écrivains modernes, c'est lui qui, peut-être, le mieux a com-

pris que la forme est adéquate au fond !

Contrairement à ce qu'écrivait dernièrement encore Françis Nautet, les transformations de style que l'on constate aisément chez Camille Lemonnier ne sont pas les résultats d'influences étrangères au sujet ou d'assimilations ; ces transformations sont voulues, le sujet seul les a commandées.

L'écrivain. Comme écrivain proprement dit, Camille Lemonnier est avant tout un caractère, chose rare en notre pays ! Un caractère qui s'est fortifié par l'observation d'une humanité dont les défaillances nombreuses rebutent tant de volontés et font si souvent naître le dégoût.

C'est, ensuite, une intelligence primesautière et puissante, doublée d'une sensibilité affinée : le *Vis mentis* et le *Pectus ;* l'audace et l'enthousiasme qui font les artistes quelles que soient leurs erreurs !

Tout cela, chez Camille Lemonnier, est parfaitement approprié aux nécessités de

cette époque, par excellence cérébrale et qui exige de ses écrivains autre chose que la virtuosité du verbe et la simple grandiloquence.

Sa philosophie n'est pas de celles qui flottent dans l'éther ! Elle n'entend point pactiser avec les frustratoires spéculations d'une métaphysique rétrograde et démodée; elle est sociale, soucieuse, avant tout, de l'étude des actions humaines et de leurs mobiles. *Sa philosophie.*

Cette philosophie s'affirme rénovatrice, révolutionnaire.

La révolution dont Camille Lemonnier apparaît comme le protagoniste dans le roman, n'est pas la révolution des émeutes et des barricades, c'est celle dans laquelle nous vivons.

Une révolution qui n'est autre chose qu'une de ces poussées fatales, ou mieux providentielles, dont est faite l'Histoire !

Une révolution toute de paix, silencieuse mais irrésistible, plus irrésistible que toutes

les violences, lesquelles n'ont jamais duré.

Cette révolution — qui n'est qu'une évolution, c'est-à-dire une révolution sans en avoir l'air — marche lentement, mais elle est efficace. Dans sa marche, elle étreint et étouffe petit à petit les avortons, les batards et les détraqués, et ne laisse la vie sauve qu'aux forts, aux robustes, aux sincères surtout, à ceux que l'égoïsme aristocratique et bourgeois aurait voulu vouer à un esclavage éternel !

X

Le vocable de révolutionnaire, employé pour caractériser l'œuvre de Camille Lemonnier, n'implique nullement le caractère des révolutions comme celle de 89, où le peuple, excité et dupé par les provocations de quelques cerveaux habiles, court aveuglément au feu pour en tirer, en se brûlant bêtement l'épiderme, les marrons que croquent ensuite, sans reconnaissance aucune, les aristocrates et les bourgeois aux appétits de goujats.

Caractère de la révolution actuelle.

Chose qu'on oublie trop dans les masses, c'est que ces révolutions violentes, organisées et faites par le peuple, ont toujours tourné contre le peuple en faveur de la bourgeoisie.

Les Héros de la Liberté.

Les bourgeois le savent du reste bien! Aussi, pour exciter les prolétaires, ne voit-on que trop souvent ces hypocrites, ces apostats entonner des cantiques et brûler de l'encens à la gloire d'une Liberté dont ils piétinent les principes et les enseignements. Ils vont plus loin, ils ne craignent même pas à certains moments, ces flétris, d'évoquer les grandes ombres des héros de la Liberté, de ses martyrs, qui, aux époques troublées, sacrifièrent à la cause du peuple et de l'humanité leur existence et même leur mémoire.

Les vaillants athlètes chrétiens ou libres-penseurs qui, dans tous les pays (et surtout en Belgique), ont combattu victorieusement les privilèges, en faveur de la liberté de tous et de l'égalité des droits, qui ont combattu pour cela jusque sur la plate-forme de l'échafaud, jusque sous les balles de l'ennemi, se seraient montrés fort incrédules si quelqu'un leur avait prédit qu'à notre époque l'humanité présenterait un spectacle aussi douloureux!

Ils ont cru se sacrifier pour la foule oppri-

mée et ne sont morts que pour le plus grand bien d'une minorité de parasites et de grugeurs.

Ce que ce pauvre mot « Liberté » s'est déjà vu prostituer ! *Liberté.*

N'avons-nous pas entendu à la Chambre des Représentants, tout dernièrement, un cuistre doctrinaire, en veine de concessions, manifester son étonnement de voir surgir les réclamations du pays et déclarer que toutes les libertés sont reconnues et garanties par la Constitution belge !

Sans doute !... Mais qu'en a-t-on fait ?

Il est aisé de constater qu'aujourd'hui il n'existe pas une seule liberté dont on puisse jouir pleinement sans restriction, sans réticences !

On a beau regarder, fouiller, scruter, palper, tourner et retourner de tous côtés, partout on n'aperçoit, en fait d'indépendance : qu'oppression, contrainte et servitude !

Et maintenant que les eunuques de la politique, que les imbéciles se drapent, si le cœur leur en dit, dans leur facile fierté d'affranchis !

Que nos législateurs de mardi-gras, nos culs-de-jattes de la politique, nos fabricants de lois continuent, en dépit de leurs œuvres, à s'intituler les hommes de toutes les libertés et de tous les progrès !

XI

Si nous avons cru devoir nous étendre sur la question de la falsification bourgeoise de la liberté, c'est pour montrer, par un exemple frappant, la conduite de la bourgeoisie bénéficiant, au détriment du peuple, des mouvements violents, des surexcitations de la rue, des révolutions brutales du peuple lui-même. *Bourgeoisie et Peuple.*

De telle sorte qu'en résumé, de tels épisodes sont plus qu'inutiles à la grande masse sacrifiée !

Ils ne font qu'ajourner les échéances définitives, en groupant et en fortifiant ceux qui ont intérêt à les reculer indéfiniment !

Toute préoccupation pénale ou morale mise à part, Ravachol n'en reste donc pas moins le plus détestable propagandiste de la cause populaire; car le mot d'ordre de celle-ci devrait, à une époque comme la nôtre, se résumer peut-être en la fameuse formule du « *laissez faire* ».

L'instrument social que le peuple, que la masse est le mieux en droit d'escompter sans crainte de déception, c'est la disparition progressive et pacifique des éléments parasites qui sont condamnés à mort de par les lois mêmes de leur nature !

L'espoir du peuple, indique avec raison Camille Lemonnier, c'est la *Fin des Bourgeois !*

La révolution triomphe.

En résumé, cette révolution pacifique est dans notre tempérament à tous, elle se montre partout et, au règne des passions purement monarchiques et aristocratiques, qui seules portent dans leur flanc les passions anarchiques comme conséquence,

elle substitue petit à petit le règne de la démocratie, dans les idées aussi bien que dans les conditions vitales de nos différentes classes sociales.

Ce mouvement gagne du terrain de jour en jour, cela est incontestable ; bien qu'il se heurte et se heurtera encore longtemps au conservatisme ou à l'opportunisme des doctrinaires de tous les partis, — conservatisme et opportunisme, ces trahisons déguisées et d'autant plus honteuses des possédants qui luttent et lutteront toujours avec une ardeur judaïque et jésuitique pour conserver leurs prébendes et privilèges.

XII

Le Christ. Lorsque le grand réformateur social, le Christ, rappelant au monde : que tout homme, si misérable soit-il, est à l'image et à la ressemblance de Dieu, que la terre, avec tout ce qu'elle renferme, appartient à son créateur, Dieu, qui en a donné, avec des lois, la libre jouissance à tous, avec des droits communs à tous ; lorsque le divin crucifié, en affirmant ses doctrines, vint soulever une révolution à peu près semblable, dans le principe du moins, à celle à laquelle nous participons en ce moment, il eut aussi contre lui les haines aristocratiques et bourgeoises de son temps !

Scribes et Pharisiens.

Les Pharisiens et les Scribes se découvrent au début de toute révolution !

On sait combien ils sont acharnés à se défendre.

Ils ne s'embarrassent point outre mesure, dans leur lutte de résistance, des scrupules d'honnêteté ordinaire.

Tout, plutôt que l'avènement du régime nouveau !

Périssent les principes, pourvu que les intérêts — les leurs — soient saufs !

Les ombres de la barbarie et de la nuit, plutôt que l'éclat de la vérité, dont ils seraient les victimes.

« Rendez-nous plutôt Barrabas et crucifiez Jésus ! »

Comme jadi

Quand, parcourant la vie du Christ, on s'arrête à comparer son époque à la nôtre, on est étonné de constater tant de similtitudes.

On est aujourd'hui tout aussi canaille qu'on l'était alors !

Notre égoïsme est celui d'alors !

Les scribes et les pharisiens de jadis ont fait souche. Ils se sont multipliés, et aujourd'hui leur flot est débordant.

La civilisation morale du plus grand nombre semble n'avoir pas fait un pas en avant !

Toutes les attaques faites contre nos cœurs et nos intelligences, pendant ces derniers siècles surtout, ont atrophié notre sens moral.

Rendez Barrabas.

Cela, à tel point, qu'il serait aisé de prouver que, si aujourd'hui, publiquement, un homme, fut-il tout simplement un honnête homme, venait affirmer dans toute leur pureté les doctrines sociales du Christ, venait défendre dans toute leur vérité les idées exprimées par le Christ ; cet honnête homme, étant donnés nos idées, nos mœurs, notre égoïsme et notre crétinisme, s'il était étranger, serait reconduit à la frontière ; s'il était belge, passerait devant un jury de Cour d'assises, qui le condamnerait certainement !

Qui donc oserait soutenir jusqu'à leurs dernières conséquences les doctrines de l'amour du prochain et du « Denier de César? »

Personne !

Car, contre celui-là, se feraient encore entendre les vociférations des Scribes et des Pharisiens :

« Rendez-nous plutôt Barrabas et crucifiez Jésus. »

Barrabas, c'est le doctrinaire endurci ; c'est le mangeur de curés ; c'est l'homme dont les intérêts priment l'honneur et les principes !

Ce sont les brillantes et éloquentes trahisons, les honorables et respectées injustices qui, relachant Barrabas et crucifiant le Juste, créent les catastrophes !

Ce sont elles qui, jetant la honte sur une époque, la détruisent et préparent le triomphe des idées généreuses et honnêtes pour lesquelles le Crucifié a peiné !

Ce sont elles qui font la force des Pharisiens fanatisant et trompant les Publicains pour conserver leurs privilèges déloyaux !

Les trahisons.

Ce sont ces traîtres, les provocateurs des crimes, qui, par une curieuse inconséquence, forment la semence, et sèment la graine d'où doit sortir victorieuse la vérité !

Dans notre société moderne, que de Barrabas dont les privilégiés et les jouisseurs consentent tous les jours à accepter le compagnonnage dans la crainte de voir triompher la Justice !

XIII

En politique, par exemple, dans tous les clans, dans tous les partis, des Barrabas se trouvent avec leurs souteneurs! *En politique*

Nous sommes chrétiens sincèrement, nous sommes religieusement catholiques de toutes les forces de notre intelligence et de notre âme; aussi plaignons-nous de tout notre cœur ceux qui attaquent nos idées religieuses; mais, si nous plaignons ceux-là, nous haïssons avec une conviction tout aussi inattaquable ceux qui disent appartenir à notre religion, dont ils prostituent le nom sacré en l'accolant à celui de la politique; et qui, s'unissant aux pires ennemis de l'Église, se servent des doctrines

du Christ qu'ils falsifient, pour reculer le jour de la Démocratie en dépit de la doctrine chrétienne de charité et de justice!

Le Christianisme.

Oh non, la religion, la vraie, n'est pas celle à laquelle ils semblent croire!

Le Christianisme, celui qu'enseigna le Christ, celui auquel croyaient tous les grands esprits et les grands génies, a toujours encouragé le Progrès, a toujours servi les intérêts de la Liberté.

Le Christianisme n'est du reste pas la religion des hystériques, des tièdes et des poltrons; c'est la religion des confesseurs, des prophètes et des martyrs!

Aussi a-t-on le droit de se révolter, quand, sous prétexte d'intérêt politique électoral, des gens foulent au pied les principes les plus purs et commettent, inconsciemment, admettons-le, des actes profondément impies et blasphématoires.

Le Dieu auquel il faut croire, n'est pas le Dieu accomodé selon les intérêts de l'une

ou l'autre coterie, mais le Dieu qui règne au-dessus de toutes nos misérables préoccupations humaines !

Le Dieu créateur et maître des intelligences et des cœurs !

Le Dieu qui inspire le martyr, l'esprit de sacrifice, l'amour de ses semblables, le dévouement à la patrie !

Le Dieu qui fait naître dans les cœurs la passion de tout ce qui est noble et grand !

Le Dieu enfin, qui, Christ, à la veille de mourir pour le rachat du genre humain tout entier, prononça ces sublimes paroles qui constituent son testament social : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Paroles, qui décrétaient l'anéantissement de la servitude !

Par ces paroles, en effet, en déclarant tous les hommes, les enfants égaux d'un même père, le législateur des chrétiens condamnait l'asservissement d'une race à une autre, d'une classe à une autre, opposait aux conclusions barbares de la philosophie païenne « *servi nascuntur* », les doctrines de charité et de justice et donnait le

solennel signal de la lutte pour la liberté !

Victimes et Bourreaux.

Ces idées sociales se trouvent esquissées dans plusieurs des œuvres de Camille Lemonnier. Elles rappellent à notre esprit la pensée suivante, d'une philosophie bien amère, et qui est d'un économiste anglais : « Ainsi que pour les individus, nul ne fait du mal à autrui sans s'en faire à soi-même, ainsi pour les classes de la société, celle qui en opprime, en dégrade une autre, se condamne d'elle-même à la souffrance : les victimes d'hier sont les bourreaux de demain. »

Plaise à Dieu, que, pour nous du moins, cette affligeante prédiction ne se réalise jamais !

Grâce à la douce obligation qu'ont les hommes de s'aimer et de s'entr'aider, puisse la classe, aujourd'hui méprisée et souffrante, lorsque d'elle-même elle s'émancipera et se relèvera, ne pas garder un ressouvenir des maux qu'elle a enduré, mais tâcher d'effacer

l'attristante vérité actuelle de cet aphorisme cruel : *Homo homini Lupus!* — l'homme est un loup pour l'homme — et de le remplacer par cet autre inscrit dans l'Évangile et reproduit par l'Encyclique *Rerum Novarum* :

« Le frère défendu par son frère est comme une place forte. »

XIV

Les Barrabas de la Littérature et des Arts.

En parlant de l'œuvre de Lemonnier, nous avons été amené à parler des Barrabas de la vie sociale proprement dite. Ce ne sont pas les seuls, il y a aussi, plus spécialement peut-être, les Barrabas de la littérature et des arts !

Ceux-ci circulent non seulement libres, mais bariolés de crachats, investis de titres et d'emplois publics, tous officiellement préposés à la garde de l'Arche sacro-sainte de la Médiocrité, qu'ils ont pour mission de défendre contre les assauts des artistes fiers et indépendants, des courageux champions de l'*Art libre*.

Le type de ces Barrabas semble être assez bien réalisé par un animal peu séduisant d'ailleurs : le colimaçon. *Le Colimaçon.*

A l'exemple de ce mollusque, le bourgeois moderne s'entortille dans sa coquille cimentée d'endurcissement ; il ne la quitte que pour ramper et la traîner en souillant le sol vierge d'une trace visqueuse de bave.

Il hausse ses cornes et se repait dans la fange humide et gluante ; les baisse, les rapetisse, et se retire dans sa misérable hutte étroite et visqueuse au contact du moindre obstacle qu'il ne saurait éviter, parce que son œil à fleur de terre n'embrasse que l'immense petitesse du néant.

Ayant des instincts de rapine, il ne fouille la terre que pour y ronger les bonnes semences conquises par le travail noble et utile du terrien.

Cette comparaison — doit-on le dire ? — ne vise pas la bourgeoisie en tant que classe, mais en tant que routine, en tant qu'égoïsme jouisseur !

La Bourgeoisie disparaît.

Cette bourgeoisie là n'est-elle pas marquée au front pour une disparition inévitable ?

Ne travaille-t-elle pas, elle-même, à précipiter cette disparition par les abus qu'elle fait de son pouvoir usurpé et de son arme unique : l'Argent ?

Oui, tout croule en ce moment, tout croule, hormis les idées, les grandes idées de rénovation.

Une vision traverse l'esprit de Jean Eloi, le mauvais riche, le chef de la maison Rassenfosse, dans cette *Fin des Bourgeois,* qui est vraiment le procès au pays doctrinaire, à toute la clique véreuse et tentaculaire dont agonisa une seconde fois Jésus : « Ces bourgeois, ils périssaient tous par grands pans comme des tours, avec tout ce qui s'était accroché de rêves et d'idées à leur vieille humanité séculaire, avec les ceps et les ramures de leurs espoirs vrillés à la pierre de leur vie. C'étaient les morceaux d'une société, d'anciens agrégats d'orgueil et de domination, qui tombaient avec eux dans l'œuvre de décomposition sociale activée par des ouvriers nouveaux.

» Rien ne subsistait plus. Là-bas, dans le désert des sables, la colonisation se mourait toute vide, en ruine sur son fumier de millions. L'abject doctrinarisme, lui aussi, avait, en bâtissant sur la poussière, tenté de coloniser le pays : le vol, la piraterie, le goujatisme, à la fin, faisaient banqueroute. On se trouva sans force pour liquider. La corruption ayant tout gangrené, à tous les degrés la pourriture germait. La mauvaise foi, la pauvreté des consciences, un égoïsme sordide laissaient les problèmes en suspens. Toute question vitale écartée, le vide seul du régime exista, l'inanité et l'incurie de ce règne qui n'avait rien prévu et mourait d'inanition, après s'être puissamment regoulé à toutes les auges, après avoir été le règne des ventres... Des grèves à présent en tous sens éclataient; l'ouvrier, par milices innombrables, quittait les bures, les usines, les fabriques, gagnait les bois, réclamait du pain et ses droits. Dans la nuée apparut la face outragée et triste du Christ sur la croix. Alors on requit la force, les fusils partirent, il y eut de grands massacres. La croix là

haut oscilla, le flanc fut repercé, les ténèbres s'épandirent. » —

Et la vision bientôt se change en une sanglante réalité. On croit que c'était hier. Tout se vérifie comme si le romancier, enregistreur de toutes les phases de la disparition graduelle de tous les parasites, avait le don de prophétie.

XV

Les idéalistes.

Camille Lemonnier est surtout attaqué par les adeptes de l'Idéalisme mensonger et hypocrite aux abois, qui, rebutés par le fumet rude des plats nouveaux et copieux offerts par le Maître, aiment mieux se boucher le nez que de chercher à comprendre !

C'est plus facile sans doute, mais c'est à coup sûr moins honnête !

Certains de ces idéalistes, semblant faire d'une pudeur mal placée une vertu à brevet en leur faveur, ne craignent-ils pas que les gens intelligents n'attribuent leur bonne conduite qu'à leur mauvais tempérament ?

L'Œuvre du maître.

Ceux que la vérité n'effraie pas et qui ne versent point des larmes de regret sur la baraque qui croule, aiment, souverainement eux, l'œuvre du maître parce qu'elle reflète admirablement la comédie humaine !

Camille Lemonnier est chez nous le littérateur, l'écrivain qui le mieux a étudié la société au milieu de laquelle il pense, et, avec cette société, son air ambiant !

Il peint en de fortes couleurs mélées de feu et de sang, dans tous les tons, le monde, la terre et la société avec ses ironies, ses turpitudes et son cynisme monstrueux.

Il fait connaître et comprendre le grand problème de la souffrance heureuse du faible, fort de son héroïsme cependant, et la joie hypocrite des décatis et des dépravés de l'intelligence et du cœur !

Il dit ce qu'est le pauvre, frère du Christ, l'ouvrier; il raconte ses misères; misères matériels de grand seigneur, de roi dépossédé, — misères qui prouvent sa force et sa grandeur morale!

Parcourons toute l'œuvre de Camille Lemonnier : *Sedan.* — *Les Charniers.* — *Un*

Mâle. — Le Mort. — Thérèse Monique. — L'Hystérique. — Les Concubins. — Happe-Chair. — Noëls flamands. — Madame Lupar. — Le Possédé. — Dames de Volupté. — La fin des Bourgeois. — Claudine Lamour. — Le Bestiaire, etc., toute cette avalanche de travaux, presque tous grandioses et robustes, constitue, d'une manière exacte, le mémorial des impressions, des sensations et des souffrances d'un peuple appelé à la vie libre, et que des autocraties aux sentiments païens tiennent sous le joug, d'un peuple qui se dirigera bientôt lui-même et qui n'acceptera plus alors que des concours et non des dominations !

XVI

Il dissèque. Camille Lemonnier porte sa lanterne jusque dans les recoins les plus obscurs de la nature humaine. Il dissèque audacieusement ce fameux corps social ! — Pas un nerf, pas un tendon, pas une fibre qui échappe à sa pince inexorable !

Sans doute, son audace le conduit parfois loin, mais, généralement, il a le coup d'œil juste et la main sûre.

Il sait surmonter le dégout des chairs sanglantes et putréfiées pour rechercher et montrer le germe du mal et la cause de son développement.

Il aide et instruit. Malgré les séductions esthétiques de son œuvre faite avec art et pour l'Art, il semble

agir surtout par commisération universelle, pour aider les misérables et pour instruire les ignorants exposés à choir dans le gouffre des illusions traitresses.

Pour arriver à ses fins, le robuste travailleur intellectuel touche à tous les sujets. Grâce à son talent, disons plus, à son génie, il les traite objectivement, synthétiquement et noblement, dans un but qu'il veut toujours beau, utile et grand.

Il explore le plus vaste et le plus noble champ de tout travail humain, à cause de l'intérêt que l'humanité lui inspire et parce que l'hygiène du corps social lui tient au cœur.

Pour la société, sa vision est celle d'un pilote ami, qui poursuit sa route toujours en avant, à travers les écueils, sauvant les existences qui lui sont chères.

La tendance de son art apparaît ainsi supérieure à son art lui-même, et on oublie presque les qualités du plan et de la facture devant l'évocation puissante des perspectives que son œuvre impérissable dévoile à nos méditations.

XVII

A l'étranger Notre étude ne serait pas complète si nous n'insistions pas sur la grande influence, la notoriété de l'écrivain à l'étranger.

On peut affirmer qu'il y est plus célèbre qu'en son propre pays. Il est considéré en France comme l'une des gloires littéraires contemporaines. Des critiques autorisés mettent *Happe-Chair,* entre autres, fort au-dessus des plus célèbres livres de Zola, notamment *Germinal.* Il est tout au moins certain que dans la peinture des mœurs des paysans il l'a surpassé et évoque les tragi-

ques inspirations d'un Balzac, d'un Shakespeare.

Qu'on se rappelle *le Coin de village, le Mort,* ce superbe *Mâle,* dans lequel ce fut tout un éveil de littérature, une éclosion des instincts de notre race, à nous Belges, et qui fut le point de départ de tout l'effort littéraire des jeunes, puis encore *l'Hôte des Quadvliet, la Genèse, le Gâteau des âmes, les Concubins,* la plupart des contes du *Bestiaire.*

Il touche à toute l'humanité.

On dirait que Camille Lemonnier veut toucher à toute l'humanité, la refléter sous ses aspects les plus contradictoires. En effet, après ses livres les plus farouches ne se complaît-il pas à des choses de tendresse et d'émotion. *Thérèse Monique, les Noëls flamands,* nombre de contes écrits pour les petits sont charmants, étincelants et doux comme des contes de fées.

Récemment il terminait pour le *Figaro* un roman, l'histoire d'une âme de femme.

de mère, et qui est bien d'analyse la plus fine, la plus féminine, la plus subtile en nuances qu'une femme elle-même eût pu écrire. *L'Arche, journal d'une maman,* tel est le titre, est la révélation d'un monde de sensation encore inconnues dans la littérature. Il nous a été donné d'en apprécier, avant la publication, l'exquise saveur.

Éditeurs et traducteurs. Les livres de Camille Lemonnier ont presque tous eu un assez grand nombre d'éditions. *La Fin des Bourgeois* en eut dix. Presque tous aussi ont été traduits en maintes langues.

A Paris. Pendant les quatre ou cinq mois qu'il passe à Paris, il y vit entouré d'admirations vivaces. Les jeunes surtout, comme naguère en Belgique, l'acclament comme s'il était dans la destinée de ce maître d'une si

vaillante jeunesse d'aimer plus que les autres les novateurs, les chercheurs de formules nouvelles, et d'en être aimé lui-même. Jamais d'ailleurs il ne sut refuser à ceux qui s'adressaient à lui. Il encouragea toujours le talent et l'effort. La grille de sa modeste retraite de La Hulpe, près de Bruxelles, en a vu de ces visiteurs qui arrivaient tristes, désespérés, et qui s'en allaient consolés, réconfortés.

Son influence à l'étranger fut un bienfait pour nos littérateurs, il les produisit, les fit connaître, leur procura des éditeurs.

Oui, toute la littérature belge s'incarna longtemps en Camille Lemonnier pour la France. S'il y cueillit des lauriers, il y connut aussi les ennuis de ce renom de Belge qui toujours éveilla la moquerie du boulevard et qui, au contraire, est devenu pour lui comme une gloire de plus.

Maintenant encore, bien que nous ayons des écrivains et des poètes reconnus, et qui, sans désavantage, peuvent se comparer aux plus parfaits artistes français, le nom du

chef de file est salué comme celui d'un prince des lettres, du véritable ambassadeur intellectuel de la Belgique auprès des puissances étrangères.

XVIII

On comprend que le caractère combattif de son art puissant ait valu à Lemonnier des légions d'ennemis qui, pour masquer leur hostilité, n'en sont que plus acharnés. *Les ennemis.*

Il n'a pas seulement contre lui ces masses profondes d'imbéciles pour lesquels toute littérature, quelle qu'elle soit, est l'ennemie naturelle. Il a aussi assumé la rancune de tout le groupe des doctrinaires de la politique et des arts. Groupe très compact en Belgique, et cependant moins nombreux qu'on ne le croit, car il s'effonde de jour en jour.

L'influence dont ce groupe jouit encore,

par la possession de la plupart des sommets hiérarchiques, fait illusion sur sa véritable importance !

C'est assurément à un mot d'ordre de ce groupe qu'il faut attribuer les actuelles et invraisemblables poursuites — pour cause d'immoralité ! — contre lesquelles les amis des lettres, sans distinction de parti ni d'école, protestent aujourd'hui avec une si fraternelle unanimité.

s protestations.

Tous les littérateurs belges ont compris que la cause de Lemonnier était la leur, — et qu'ils avaient intérêt à ne pas permettre qu'on tentât seulement de salir aux yeux du public le plus noble de leurs aînés.

Car c'est à cela que visent ces poursuites encore plus grotesques qu'odieuses...

Le résultat des oursuites.

Le Pouvoir, qui daigne enfin s'apercevoir qu'il y a une littérature nationale, — ne s'en

aperçoit que pour déférer cette littérature à des jurés incompétents et pour essayer de la déshonorer.

Mais ceux qui visent de pareils buts ne déshonorent qu'eux-mêmes !

Notre littérature belge est d'ores et déjà constituée. Les poursuites d'aujourd'hui resserreront plus étroitement encore tous ceux qui en font partie. Ce sera, avec le ridicule qui jaillira sur quelques robes rouges, le seul résultat sérieux de ce procès de tendance.

Aux écrivains.

Qu'ils s'unissent et qu'ils se défendent de plus en plus, nos vaillants écrivains, tous : ceux que leur foi intime rattache à une Religion, qui féconda tant d'artistes, — ceux du mysticisme restauré, — ceux qui disent l'amour de leur Wallonnie ou de leurs Flandres, — les purs poëtes de la *Jeune Belgique,* — les chercheurs de neuf et les affolés de bizarreries, — ceux de l'Art dit social et ceux de l'Art pour l'Art.

Qu'ensemble ils développent et perfectionnent notre cœur littéraire, cet organe essentiel qui a si longtemps manqué à notre nationalité et sans lequel notre pays n'est qu'un simple paradoxe géographique...

La vie de Camille Lemonnier, cet écrivain rien qu'écrivain dont, pour nous, le génie fait oublier les fautes et les erreurs, ce courageux au labeur acharné, à l'imagination toujours en éveil, — toujours soucieux d'aborder des territoires nouveaux et d'améliorer ses procédés, — restera pour tous un grand exemple et une belle leçon.

Et l'œuvre de cet aîné, de ce maître resplendira toujours dans leur ciel comme une éblouissante aurore — qui refoula les ombres intellectuelles où s'avilissait notre race, pour affirmer au monde notre définitive émancipation !

ANNEXES

ANNEXE I

Dans son numéro du 1er juillet 1893. *La Plume,* la vaillante revue parisienne, dirigée avec un talent si spécial par Léon Deschamps, informe ses lecteurs, par l'article suivant, des poursuites dont Camille Lemonnier est l'objet en Belgique :

Voici Camille Lemonnier poursuivi en Belgique pour une nouvelle : *L'Homme qui tue les femmes,* parue il y a cinq ans dans *Gil Blas,* reproduite maintes fois, sous la forme du Livre, notamment dans *Dames de Volupté* et dernièrement dans *Gil Blas illustré!*

Il faut savoir le rôle joué en Belgique par Camille Lemonnier pour mesurer l'énormité grotesque de ces poursuites. Là, pendant quarante ans, nulle littérature

d'expression française ; seuls, de réfrigérants pédagogues, enfoncés dans d'invariables formules, évacuaient par longs intervalles. Un nom, un seul, Charles de Coster, surgit de ce tas inutile, mais de longtemps disparut dans l'indifférence et l'oubli d'un public désaccoutumé des travaux de l'esprit. Vint Camille Lemonnier, qui accumula les œuvres, éleva à la gloire de son pays d'impérissables monuments comme son *Histoire des Beaux-Arts* et cette *Belgique* qu'en France tout le monde connaît et admire ; en même temps, il créa un mouvement, éveilla les jeunes talents épars, lança le premier journal littéraire — l'*Europe* — où un groupement fécond s'opéra, se dépensa dans les Revues aux débuts timides et hésitants, fut, partout, généreux de ses conseils et de son travail, enfin lança les préoccupations de ses cadets vers les horizons littéraires qu'il savait les aider à découvrir.

La place me manque pour étudier cet admirable effort d'un homme, suivi de cet essor artistique belge qui peut exiger maintenant qu'on s'occupe de ses œuvres.

On devait supposer que Lemonnier méritât une spéciale considération. Malheureusement, les pédagogues d'autrefois ont fait des petits aussi glacés qu'eux. Des brochurettes et des notices paraissent encore — oh ! si peu — avec la signature d'un historien bien renté ou d'un éternel raté qui ne peut fertiliser son néant. Et ces choses imprimées apportent à Lemonnier, aux revues qui le suivent, d'inextinguibles rires cruellement révélés. *Inde iræ.*

Et puis, *La Fin des Bourgeois* est venue, ce livre qui dit tant de turpidudes bien élevées et de dégénérescences élégantes, qui annonce des écroulements et des rénovations, qui blesse au cœur toute cette bourgeoisie industrielle et financière, vouée aux prochaines putréfactions.

L'œuvre touchait trop juste, et pour se venger d'anciennes humiliations, pour satisfaire de basses colères, l'on n'a pas reculé devant cette misère : Rechercher une nouvelle de cinq ans, et diffamer l'implacable voyant.

Quelle stupeur quand on a connu la décision du Parquet ordonnant les poursuites !

Un premier magistrat enquêteur sentit le ridicule auquel un éminent procureur l'exposait. Il procéda à de courtois et déférents interrogatoires, puis fit prononcer un non lieu. Mais le procureur général, de dépit, écrivit un réquisitoire d'appel, qui décida de la comparution en assises de Camille Lemonnier. Voici, d'ailleurs, quelques lignes de l'acte d'accusation qui en dévoilent plus long que la plus éloquente indignation.

« Le 21 février dernier on a offert publiquement en « vente à Bruxelles et vendu notamment à l'officier « de police Tayart, de cette ville, le numéro du « Gil « Blas illustré » daté du 19 du même mois. Dans ce « numéro est reproduit une nouvelle intitulée : « *L'Homme qui tue les femmes* due à la plume du « sieur Lemonnier. Inspirée, dit celui-ci, par les

« récits qu'à donnés la presse quotidienne des crimes
« de « Tone Reper ou Jack the Ripper, » cette nou-
« velle analyse les sensations et narre les actes d'un
« maniaque invinciblement poussé par sa manie à
« tuer les femmes. Tout cela est minutieusement
« décrit. Le crime commis est suivi de la mutilation
« du cadavre; l'assassin scalpe avec les bords de la
« secrète bouche, les lins crespelés humides et raidis
« déjà du sang figé.

« Suivant le prévenu, ce n'est là qu'une étude
« de pathologie criminelle. Elle a été considérée par
« certaine critique comme une œuvre d'art du plus
« grand mérite. Le ministère public ne croit pas avoir
« à porter le débat sur ce terrain. Ni l'étude de la
« pathologie criminelle, ni le souci artistique ne peu-
« vent excuser ou faire admettre dans une publication
« vendue à tout venant sur la voie publique, des
« tableaux comme ceux que retrace l'écrit incriminé;
« œuvre d'art ou non, étude sincère et profonde ou
« non, cet écrit est contraire aux bonnes mœurs et
« délictueux.

« . . . .

« . . . .

Sans commentaires n'est-il pas vrai?

Rapprochons de cet article quelques lignes de la même revue et signée par Léon Deschamps :

« A l'un des récents banquets de la *Plume,* notre

illustre ami Aurélien Scholl, désignant d'un geste de tête l'auteur d'*un Mâle* et de *Happe-Chair,* assis non loin de Zola, s'écriait : « L'Homme roux, là, que vous voyez, c'est peut-être notre maître à tous ici ! » Ce jugement s'appuyait autant sur les œuvres produites que sur les tendances non dissimulées de l'écrivain apprécié. Car loin d'imiter ses pairs, de faire fi de la jeune littérature, M. Lemonnier fut toujours avec elle, aida ses recherches, en utilisa quelques-unes et NE PROSTITUA JAMAIS SA PLUME MALGRÉ LES NÉCESSITÉS DE LA VIE.

ANNEXE II

En réponse à l'assignation à comparaître devant le jury de la Cour d'assises du Brabant, le maître écrivain a adressé au Ministre de la Justice en Belgique la lettre suivante, dont le caractère plein de noblesse et de fierté n'échappera à personne :

« A MONSIEUR LE JEUNE, MINISTRE DE LA JUSTICE,

» *Monsieur le Ministre,*

» C'est un écrivain qui vous écrit, rien qu'un écrivain, et une fois de plus il va se vérifier combien peu de chose c'est cela, consacrer sa vie à l'Idée, mettre de belles paroles à ce que l'on sent venir des choses à soi...

» Un Parquet, le Grand Parquet, a décidé de me poursuivre pour un récit écrit il y a cinq ans, paru l'an dernier dans un recueil. Ce récit, jusqu'à présent, n'avait effarouché personne, deux fois un journal

l'avait publié; on sait bien que les écrivains de ce temps usent quelquefois de couleurs un peu vives, il est des esprits que persécute le mystère triste des destinées... Même cette psychologie, cette chose tragique qui est une âme démente, une âme absente d'elle-même et entraînée par ses vertiges, l'Instruction ne s'en était pas effarouchée plus que les lecteurs du recueil, plus que les lecteurs du journal. La chambre du Conseil avait prononcé le non-lieu. Il s'est trouvé que les susceptibilités du Grand Parquet ont condamné ce qui n'eût pas même eu besoin d'être absous, ce qui était la conscience même de l'écrivain et seulement une des grandes misères de la bête sociale.

» Ce n'était que cela, en effet, la mise en présence d'une conscience d'écrivain et d'une conscience revécue par lui en son œuvre, d'une trouble et douloureuse conscience opprimée par le sentiment de l'Inéluctable. Pas même une imagination, mais une conjecture, l'élucidation, avec les faibles yeux de l'homme, d'un crime demeuré obscur, d'un redoutable et étrange mystère de mort et de folie qui, à l'époque où le récit fut écrit, harcelait les effrois de de toute une ville, et peut-être de la Capitale même de la démence et de la défaillance des âmes... A sa manière, en opérant comme le chimiste et précipitant aux cornues de la probabilité les mobiles du crime, l'écrivain avait assumé la mission d'un juge d'instruction.



» Il ne peut subsister aucun doute, tout le récit est bien l'étude d'un cas de criminologie et ce cas, c'est celui de Jack l'Eventreur, c'est la légende même de l'effrayant meurtrier à travers les déductions d'une analyse qui, j'ose le croire, demeure rigoureuse. L'écrivain, l'artiste, le professionnel n'y avait ajouté que le relief et les nuances de l'art, il avait répandu sur le crime un peu d'or et de vermillon, il avait couvert les pauvres chairs nues des victimes de la pudeur et de la charité des belles phrases. Ce n'est pas vous, Monsieur le Ministre, qui l'en blâmerez.

» Encore il n'y eut là seulement que rhétorique bien futile, bien méprisable si l'esprit, en une telle redoutable enquête, n'avait subi les entraînements du cœur, si l'écrivain, au bord de ce puits d'abominations, n'avait crié le cri de l'humanité. Il en a voulu toucher le fond, il est descendu aux abîmes de la créature, il en est remonté avec la pitié pour les prédestinations en qui se ligue le mal des races. Et ici encore, ce n'est pas votre blâme que je redoute, Monsieur le Ministre, car ne sera-ce pas votre gloire d'avoir été secourable à la détresse humaine et ne survivrez-vous pas en les mansuétudes et les indulgences qui vous rendirent compatissant aux opprimés et aux réprouvés!

» Cette page dont on cherche à l'accabler, il la revendique pour son honneur, il la revendiquerait avec orgueil si l'humilité n'allait mieux au sentiment du peu que nous sommes, si ce n'était pas, ce récit, une preuve de la lamentable fragilité de nos volontés et un

témoignage des dérélictions où quelques-uns roulent sans espoir de recours. Il faut quelquefois expliquer Dieu. Si peu qu'on soit, pourvu qu'on s'y efforce, dans la capacité et la droiture de sa conscience, on a fait alors sa tâche, on a dit la parole qui délie un peu les ténèbres. Jamais peut-être l'écrivain qui parle ici ne s'est senti plus près de sa conscience ni plus près de cette fin de toutes les philosophies qui, dans l'état de nos sociétés en recomposition, est la Pitié... Ce n'est pas à des juges, à des magistrats qu'il siérait de lui en garder rigueur, puisque la justice n'est peut-être en son expression dernière que cela... Un Parquet peut ignorer la littérature, il n'a pas pas le droit de méconnaître l'effort de la Bonne Conscience.

» Et pourtant, Monsieur le Ministre, c'est bien pour ce récit, pour cette conjecture que je dois être déféré aux Assises... Mais pas même pour ce récit, c'est exagérer les griefs du Parquet, c'est leur prêter plus d'ampleur qu'ils ne méritent... Mais pour trois lignes de ce récit, trois seules lignes, rien que trois lignes où une probité d'art me fit transposer en une décence de métaphores ce que les journaux, tous les journaux, ceux qui vont dans la famille aussi bien que ceux qui en sont exclus, énonçaient sans nul art, avec cynisme, tout le temps que s'agitèrent les esprits autour des massacres de White-Chapel. Je suis coupable, pour le Parquet, d'avoir osé toucher à des plaies, à de la chair d'une main trop délicate en évitant les contacts grossiers et immédiats, de n'avoir pas déshabillé brutalement cette

chair et ces plaies, et au contraire, d'avoir jeté dessus un bout de draperie...

» L'ingérence des Parquets en littérature n'a le plus habituellement pour effet, je le sais, que de grandir l'écrivain et de situer en haute lumière les écrits qui méritèrent un débat public. C'est que presque toujours en ces rencontres de la libre Conscience et des morales routinières, l'Idée nouvelle éclate plus incompressiblement et se dénonce en accord avec les aspirations générales. Le Droit, la Philosophie et la Morale passent ainsi du côté de ce qui paraissait le plus faible et de ce qui devient le plus fort. Les jurys, qui sont composés d'intelligences spontanées, ne s'y trompent pas. Mais si même la condamnation, si rare soit-elle, peut n'être encore, dans les pays d'ancienne littérature, qu'une aventure d'où l'honneur de l'écrivain se retire sauf, le fait seul d'être incriminé constitue, dans les pays où règne la défiance de la littérature, un discrédit qui frappe non pas seulement un écrivain isolé, mais tout l'effort littéraire autour de lui... Et alors, Monsieur le Ministre, c'est chose terrible, cette arme des codes entre des mains qui frappent sans discernement et comme à travers une aveugle rancune pour ce qui est la pensée et le sacrifice des hommes qui acceptent de mourir pour elle. J'ai trente ans de carrière, trente ans de travail, de peine et de pauvreté — et j'ai à peu près autant de livres. Dans l'universelle indifférence, j'aidais au bon courage de ceux qui tentèrent de faire jaillir l'œuvre toujours différée de cette terre pétrée

où avaient germé tous les arts, où un livre seul avait fleuri, prodigieux, *la Légende d'Uylenspiegel*... Mes livres? J'y souffrais, j'y combattais, j'y disais notre âme, j'y glorifiais le sol natal. Une patrie s'est si bien reconnue en l'un d'eux, *La Belgique,* que c'est son image sensible, que c'est la ferveur d'amour et de piété dont je l'y évoquai qui me fit obtenir, il y a six ans, le Prix quinquennal.

» Ma grande lutte, si longtemps vaine, se trouva payée le jour où je cessai d'être l'écrivain inconnu et méconnu, où j'entrai dans la famille acceptée des Esprits... Mais, par-dessus toute autre joie, j'eus celle de voir grandir autour de moi et s'élever à la maîtrise les cadets qui d'abord s'étaient formés à mon exemple. Ils n'étaient que quelques-uns... Comptez-les, c'est une armée, c'est la Patrie même en sa fleur, la plus brillante et la plus généreuse... Alors lentement, devant la volonté de cet écrivain qui ne consentait pas à l'abdication intellectuelle pour son pays, devant l'épanouissement des talents qui se levaient, les arides entrailles nationales se prirent à tressaillir, il passa sur le pays entier comme le souffle d'une Renaissance, le public s'habitua à la pensée qu'il lui manquait une gloire et que ces écrivains la lui donnaient.

» Cependant, Monsieur le Ministre, me voilà, après tant de temps et d'écritures, pauvre et nu comme au début. Trente ans de travail, trente ans de livres n'ont pas su défendre celui qui filialement, comme à une religion, se vouait à exalter son pays.

» Il est poursuivi pour trois pauvres lignes d'un peu plus de littérature qu'il n'entre dans les habitudes d'un Parquet. Mais peut-être le Parquet ne connaît-il de moi que ces trois lignes, peut-être ne sait-il rien de mes livres ni de nos livres.

» Il y aurait immodestie, je crois bien, Monsieur le Ministre, à tant vous occuper d'un cas personnel si je ne me sentais ici un peu plus que le seul écrivain de ces propos. Mais quelle sécurité pourrait encore demeurer à ceux qui me suivent quand l'aîné qui les menait à la bataille est atteint dans le respect qu'il avait droit d'attendre pour un si long et si ponctuel labeur? Mon œuvre entier est là pour m'absoudre ou me condamner; en le dédiant à mon pays, je le déférais à la conscience publique, à toutes les magistratures; et trois lignes seulement, l'aumône d'un réquisitoire pour trois lignes, qui me laissent indigent avec les mains pleines. Il faudra donc frapper pour un mot les riches de pensées, et qui ne seront encore que des pauvres de livres!

» Et voilà le mal, Monsieur le Ministre... C'est toute une jeunesse, c'est le plus admirable mouvement littéraire, c'est un miracle de génie et de courage, c'est la sève vive d'une floraison des esprits rendant l'Europe attentive qu'on va exposer encore une fois aux rires et aux clameurs des prétoires. Je ne suis qu'un des arbres de cette forêt qui toujours monte et s'étend plus au loin. Mais le coup retentira à travers les autres arbres, il retentira par delà la forêt. Et la foule iro-

nique et méchante, la même qui insultait à nos premiers livres, recommencera à nous outrager en cette pauvre chose de nous qui est notre foi, qui est notre conscience littéraire et qu'aura méprisée l'inclémence d'un Parquet.

» Je vous expose cela tristement, Monsieur le Ministre, plus en peine de notre œuvre commune que de moi. Reconnaissez à ma franchise l'entraînement que nous nous sentons vers une haute conscience, la vôtre, et votre don d'Art émouvant. C'est la littérature qu'on voudrait proscrire, c'est elle qui me vaut, après tant d'anciennes humiliations dont je triomphai, le triste privilège de la défendre en souffrant encore pour elle.

» Veuillez croire, Monsieur le Ministre, à mes sentiments respectueux.

» Camille Lemonnier. »

ANNEXE III

Parmi les journaux et les revues qui ont protesté avec le plus d'autorité et d'indignation contre les inqualifiables poursuites infligées à l'auteur de *la Fin des Bourgeois,* il faut citer *l'Art moderne, le Mouvement littéraire*, *la Libre Critique*, *la Justice* (en son article si curieux signé Jules Destrée), *le Gil Blas* (bel article de Gabriel Mourey), *la Réforme*, *le Peuple, la Revue Rouge*, *le Mercure de France*, *la Nervie, la Plume*, *le Libre journal*, etc.

De la part des grands formats belges, rien, pas une protestation, simplement la consignation du fait. Il faut excepter toutefois *l'Indépendance belge,* qui a cru devoir conseiller au parquet, par voie d'insinuation, un argument que la défense comptait se réserver.

ANNEXE IV

A titre de documents intéressants nous donnons les appréciations du *Figaro* et du *Mercure de France* sur Camille Lemonnier :

LE FIGARO

« . . . .

. . . .

« C'est chez celui-ci, dans la petite maison de la chaussée de Vleurgat, que le mouvement prend forme, se discute en conciliabules amicaux ; il s'affirme au grand jour en une fête qui a joué un rôle considérable dans l'histoire de la jeune Belgique : le banquet offert en 1883 à Camille Lemonnier, qui servit de prétexte au déploiement des forces des nouveaux écrivains et fit un énorme tapage. C'était, comme le dit à cette occasion l'auteur du *Mâle*, bien

plus tôt la fête de la jeunesse émancipée que celle d'un homme, la Pâque publique de la Renaissance littéraire.

» Depuis, Lemonnier a conquis sa place chez nous(*), où il figure au rang des maréchaux dans l'état-major des lettres françaises, mais il a conservé en Belgique une haute suprématie, une sorte de magistrature d'art, analogue en quelques points — mais bien moins contestée, — à la dictature littéraire que, avec infiniment moins de bienveillance d'une part et de sympathie de l'autre, exerça pendant longtemps parmi nous M. Zola.

» Son origine est complexe, comme son talent est complexe de caractère et de tendances. Requis par toutes les formes de la vie, renouvelant à chaque livre sa forme et changeant le champ de sa vision, il est bien Flamand par sa couleur puissante, grasse, violente, son sens panthéistique des choses, l'inclinaison vers le symbole; mais des atavismes : une grand'mère italienne, des ancêtres espagnols, lui apportent cette aristocratie de forme qui décèle l'influence de l'art latin.

» Sur lui Rubens exerce une action intense, et jamais, à la vérité, deux caractères d'artistes, deux figures d'hommes ne se rappelèrent et ne se complétèrent d'aussi intéressante façon. Rubens est, sans contredit, le plus latin, le plus aristocratique des peintres fla-

(*) En France.

mands; mais cette latinité, cette aristocratie, il les vêt de couleurs chaudes et chatoyantes, en empâte la sécheresse, en humanise la hauteur par des débauches de tons joyeux, fanfarons, voyants, éclatants; Baudelaire, dans les notes posthumes qu'il a laissées sur la Belgique — si sévères et si injustes — pressent quelque chose de cette double nature, et, dans son exagération misanthropique, il définit le peintre de la *Descente de croix* : un goujat en habit « de satin ». Goujat, non pas, mais robuste et plantureux gars des polders, affiné par les élégances du grand seigneur et les délicatesses de l'artiste.

» Comme lui, Camille Lemonnier agglomère les deux âmes flamande et wallonne, les réunit en une seule . . . .

. . . . »

Passage extrait d'un très substentiel et très renseigné article de Fr. de Nion, sur *l'Évolution littéraire en Belgique*.

LE MERCURE DE FRANCE

« . . . .

. . . .

« Écrivain, M. Lemonnier est extrêmement remarquable. Il a toute la puissance et toute la rudesse du style : il le manie fortement. *Il a du sang*. Je n'aime pas tout ce qu'il a fait, mais c'est quelque chose de

réel, de solide, de vivant qu'un de ses livres. On peut aller vers eux chercher de la robustesse avec confiance. S'il néglige, selon son droit, les vergers de rêve, au moins y a-t-il un aussi splendide soleil sur ses champs de labour, et voici où l'aimer. Avec cela, un maître aux yeux clairs : quand on a fait *Happe-Chair* on peut être tranquille dans le naturalisme. Zola n'a jamais fait cela avec son génie de peintre : oui, je sais, certains murmurent un ironique « assurément » mais je m'entends : j'estime qu'il l'eût fait, non pour moi, peut-être tant que pour lui.

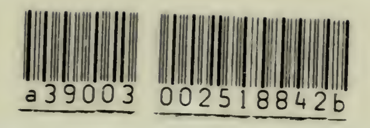
» Non, Zola n'a jamais écrit *Happe-Chair,* qui est le plus important des livres de ce temps. »

ANNEXE V

ŒUVRES DE CAMILLE LEMONNIER

Salon de 1863. — Bruxelles, 1863.
Salon de 1866. — Bruxelles, 1867.
Croquis d'Automne. — Paris, 1869.
Nos Flamands. — Verviers, 1869.
Salon de Paris de 1870. — Paris, 1870.
Paris-Berlin. — Bruxelles, 1870.
Sédan. — Bruxelles, 1871.
L'Art Universel. — Bruxelles, 1871-1872.
Contes Flamands et Wallons. — Paris, 1873.
Histoire de gras et de maigres. — Paris, 1874.
Derrière le rideau. — Paris, 1875.
L'Actualité. — Bruxelles, 1876, 1877, 1878, 1879.
Gustave Courbet et son OEuvre. — Paris, 1878.
Mes Médailles. — Paris, 1878.

Un Coin de village. — Paris, 1879.
Bébé et Joujoux. — Paris, 1879.
Un Mâle. — Bruxelles, 1881.
Les Charniers. — Paris, 1881.
Le Mort. — Paris, 1881.
Le Journal du Dimanche. — Bruxelles, 1881-1882.
Thérèse Monique. — Paris, 1882.
Les Petits contes. — Bruxelles, 1882.
Histoire de huit bêtes et d'une poupée. — Paris, 1884.
Ni chair ni poisson. — Paris, 1884.
L'Hystérique. — Paris, 1885.
Les Concubins. — Paris, 1886.
Happe-chair. — Paris, 1886.
Ceux de la Glèbe. — Paris, 1887.
Histoire des Beaux-Arts en Belgique. — Bruxelles, 1887.
Noëls Flamands. — Paris, 1887.
La Belgique. — Paris, 1887.
La Comédie des Jouets. — Paris, 1888.
En Allemagne. — Paris, 1888.
Madame Lupar. — Paris, 1888.
Les Peintres de la Vie. — Paris, 1888.
Le Possédé. — Paris, 1890.
Dames de volupté. — Paris, 1892.
La Fin des Bourgeois. — Paris, 1892.
Les Jouets parlants. — Paris, 1892.
Claudine Lamour. — Paris, 1893.
Le Bestiaire. — Paris, 1893.


a39003 002518842b